FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

FANCHON LA VIELLEUSE

PREMIÈRE PARTIE

LA MERE SANS ENFANTS

VIII

(Suite)

Elle se leva en soupirant et se dirigea vers la passerelle jetée du pont du bateau sur le quai où se pressaient des portefaix et des commissionnaires devant une longue file de voitures qui stationnaient.

Auprès de la passerelle, tout à coup, elle s'arrêta.

Bernard et Magdeleine étaient là qui l'attendaient. Bernard pour la voir une dernière fois, Magdeleine pour la remercier de sa générosité.

Elle sourit à Magdeleine.

Elle contempla Bernard, les yeux humides de larmes.

Elle murmura :

—Il aurait le même âge !...

Puis, brusquement, elle se pencha jusqu'au petit, écarta les cheveux qui s'ébourifaient sur son front, sur ses yeux.

Et là, sur le front, sur les grands yeux bleus, elle mit des baisers brusques, passionnés, affolés ...

Et Bernard, dans les bras de Magdeleine, répétait avec ivresse :

—Oh ! Magdeleine, elle m'a embrassé ! elle m'a embrassé !...

Sur le quai, Gaston fit signe à une voiture qui se détacha de la file.

Mme de Pervenchère y monta. Et Gaston allait l'y rejoindre et monter à son tour lorsque tout à coup il s'arrêta. Sur le trottoir, en face de lui, un homme, à cheveux roux, à barbe rousse, un violon sous le bras, le regardait et, en se voyant reconnu, lui faisait un signe mystérieux. Gaston était pâle.

Il jeta un coup d'œil sur Blanche. Celle-ci n'avait rien remarqué.

Alors, il se pencha vers elle et lui dit quelques mots. Blanche baissa la tête en signe d'assentiment. Gaston descendit de voiture et dit au cocher qui attendait :

—A la gare !

La voiture partit à fond de train. Gaston resta seul. L'homme à barbe rousse n'avait pas bougé. Gaston le rejoignit.

Et Magdeleine et Bernard le reconnurent avec épouvante.

C'était Anspach. Il fit quelques pas vers le jeune homme. Il boitait, semblait souffrir encore. Le coup de fusil du bandit Giuseppe lui avait brisé la cuisse.

Bernard devint si tremblant qu'à peine il pouvait marcher. La jeune fille fut obligée de le soutenir.

—N'aie pas peur. Il ne nous voit pas !...

Ils filèrent en se courbant le long des voitures et bientôt furent assez loin pour respirer à l'aise. Ils s'arrêtèrent. Magdeleine essuya le front du petit où perlait une sueur d'angoisse.

—Magdeleine ! je ne veux pas rester à Genève une heure de plus.

—Oui, nous partirons... mais tranquillise-toi... je t'assure que nous n'avons rien à craindre...

Ils prirent une ruelle qui remontait vers la ville. La ruelle n'était pas éclairée. La nuit était très obscure. Ils gagnèrent le centre sans mauvaise rencontre et couchèrent dans une auberge.

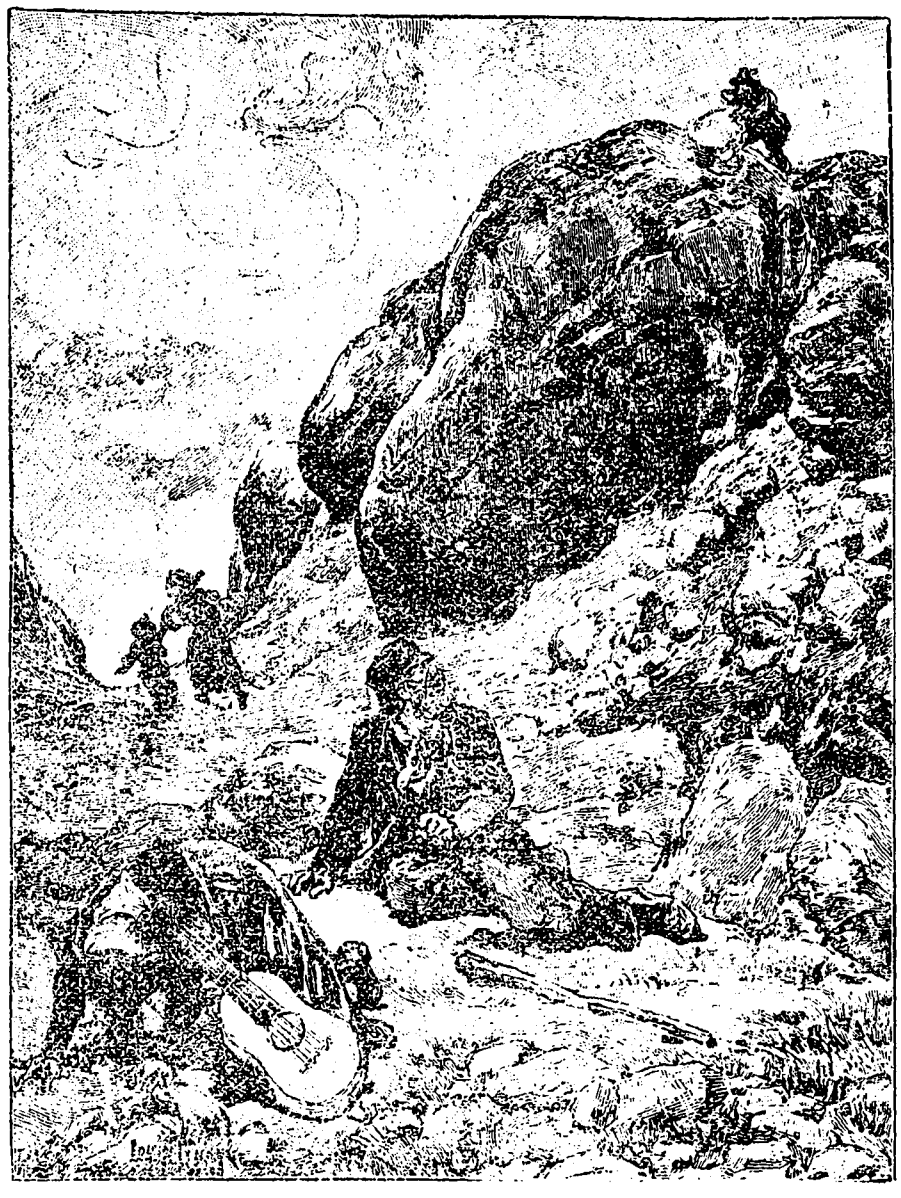
Bernard avait raison, si Thomas Anspach était à Genève avec sa troupe, impossible pour les enfants d'y rester.

D'une part et de l'autre, les musiciens chercheraient les endroits fréquentés où ils gagneraient leur vie et, s'ils ne se rencontraient point dans quelque coin de la ville, ils se rencontreraient peut-être sur un des bateaux qui font la traversée du lac.

—Nous partirons demain, dit Magdeleine...

Et après réflexion, caressant le petit de ses longs doigts maigres :

—Ecoute, Bernard... je ne sais pas quel intérêt a Thomas Anspach pour te poursuivre ainsi... tu es un enfant trouvé... tu ne tiens à lui par aucun lien de famille... Pour moi, Anspach sait qui tu es, d'où tu viens... j'ai tenté bien des fois de l'apprendre de lui, mais, lorsque j'amenais la question sur le sujet, il me répondait par des brutalités... L'acharnement qu'il met à te poursuivre, car c'est à toi qu'il en veut, pauvre petit, est une preuve de ce que je dis là. Alors, mon Bernard, il faut que nous prenions des précautions...



Anspach et la vieille, chacun une jambe brisée, roulèrent sur le sol en hurlant, les doigts accrochés aux roches. (P. 20, col. 1, No 47)

Sur le quai, désert à cette heure, il n'y avait plus maintenant que deux hommes, Gaston de Pervenchère et le colosse.

Ils s'étaient arrêtés comme en contemplation devant le lac, et ils causaient, rapidement, à voix basse.

Anspach disait, rude et farouche :

—Il y a cinq ans, quand je vous ai revu après l'enlèvement du petit, je vous ai raconté que vos ordres étaient exécutés et que l'enfant était mort... Eh bien, je mentais... je n'ai pas tué l'enfant.

Gaston eut un geste de rage, sa main étreignit la gorge du colosse.

Celui-ci se dégagea avec aisance.

—Du calme, donc, on pourrait vous voir... non, je ne l'ai pas tué parce qu'il y avait auprès de moi une jeune fille dont j'étais fou et, qui a pris le gosse sous sa protection... Magdeleine... Pendant cinq ans nous avons vagabondé partout... Tous les ans, j'ai reçu avec régularité la rente que vous m'avez promise... mais il y a trois mois en Corse, le petit nous a faussé compagnie avec Magdeleine... un démon les protégeait et m'a cassé la jambe d'un coup de fusil... à peine rétabli, je suis revenu en France... Je me suis informé... Un moment j'ai cru, pendant quelques jours, retrouver leur piste... Puis, plus rien... Ah ! je vous jure bien que si l'enfant retombe en mon pouvoir, le lendemain vous pourrez faire dire une messe pour lui...

Georget vivant !... Voilà ce que Gaston se répétait, blême de fureur.

Et Thomas Anspach murmurait entre ses dents :

—Et l'autre... la joueuse de mandoline... si jamais elle tombe sous ma patte..., ah ! malheur ! malheur !

Et ses yeux s'injectèrent de sang sous la pensée d'un terrible désir de vengeance ; ses poings se fermèrent ; son cou de taureau se gonfla.

Mais Gaston venait de faire un brusque mouvement.

Haletant, tremblant, la voix saccadée, il disait :

—Repète !... repète !... que viens-tu de dire ?... ne viens-tu pas de parler d'une joueuse de mandoline ?

—Oui... c'est Magdeleine... celle qui a fui avec le petit...

—Comment est-elle, cette fille ?... Et lui l'enfant, comment est-il ?... Voyons, parle, parle !... Parleras-tu, brute ?

—Vous n'êtes pas poli, fit le colosse avec flegme... Magdeleine